

Isabelle Coutant – *Les migrants en bas de chez soi*

Agathe Menetrier

Émulations – Revue de sciences sociales
2019, Comptes rendus critiques, En ligne.

Article disponible à l'adresse suivante

<https://ojs.uclouvain.be/index.php/emulations/article/view/crmenetrier>

Pour citer cet article

Agathe Menetrier, « Isabelle Coutant – Les migrants en bas de chez soi », *Émulations*, en ligne. Mise en ligne le 06 novembre 2019.
DOI : 10.14428/emulations.cr.078

Distribution électronique : Université catholique de Louvain (Belgique) : ojs.uclouvain.be

© Cet article est mis à disposition selon les termes de la Licence *Creative Commons Attribution, Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International*. <http://creativecommons.org/licenses/by-nc/4.0/>

Éditeur : Émulations – Revue de sciences sociales / Presses universitaires de Louvain
<https://ojs.uclouvain.be/index.php/emulations>

ISSN électronique : 1784-5734

Isabelle Coutant – *Les migrants en bas de chez soi*

Agathe Menetrier¹

Recensé : Isabelle Coutant, *Les migrants en bas de chez soi*, Paris, Le Seuil, 2018, 224 p.

La migration vers l'Europe et les expériences d'exil des populations déplacées ont fait l'objet d'un nombre exponentiel de publications cette dernière décennie. Ce regain d'intérêt académique pour les phénomènes migratoires fait écho à l'omniprésence du sujet dans les médias, les programmes politiques et, de fait, dans l'imaginaire populaire.

Plus qu'un ouvrage traitant de la migration, *Les migrants en bas de chez soi* reflète la place centrale qu'occupe aujourd'hui le sujet des « migrants » à la rencontre des sphères académique, médiatique, politique, et de l'ordinaire quotidien. Isabelle Coutant, son auteure, nous donne à voir le « moment »² de la crise des politiques migratoires de ces dernières années par le prisme de l'occupation par des migrants sans-papiers du lycée Jean Quarré, place des Fêtes à Paris. L'auteure a décidé de conduire une ethnographie de l'occupation du lycée, à quelques mètres de son lieu de résidence, alors qu'elle constatait l'existence d'une certaine friction entre ses sphères identitaires de chercheuse, de voisine, de militante et de mère. Ce livre est la publication tirée de l'habilitation à diriger des recherches que la sociologue, chargée de recherche au CNRS au sein de l'Institut de Recherche Interdisciplinaire sur les Enjeux Sociaux (IRIS), a soutenu à l'Université Paris Nanterre en juin 2017.

À la lecture de l'ouvrage, quatre thèmes émergent : le quartier, l'engagement militant, la politique migratoire française, et l'auteure elle-même en tant que chercheuse travaillant sur son lieu de vie. Nous reviendrons ici sur ces thèmes que l'auteure fait émerger au fil de l'enquête, exposerons la lecture qu'elle en fait et les écoles de pensées qu'elle convoque, puis relèverons les points de jonction sur lesquels l'analyse aurait pu davantage insister.

Coutant prend le parti de structurer l'ouvrage en un récit chronologique rendant compte de son vécu, en tant qu'habitante du quartier de la place des Fêtes, des événements qu'a traversés son quartier : l'occupation du lycée Jean Quarré par des migrants

¹ ENS Paris (Centre Maurice Halbwachs) (France) ; Max Planck Institute for Social Anthropology, Halle (Allemagne).

² En référence à Romain Bertrand qui se réfère au « moment » colonial (2006) pour souligner l'inscription de la relation colons/colonisés dans une longue trajectoire historique ne cessant pas avec les accessions à l'indépendance.

au cours de l'été 2015 ; son évacuation fin octobre ; les réactions du voisinage au passage des migrants. En introduction, l'auteure résume les trois mois d'occupation, présentant les protagonistes de l'évènement : « un lycée désaffecté, gros cube de béton au milieu des tours » ; des « migrants et réfugiés » au nombre de 150 à leur arrivée le 31 juillet 2015 et de 1 404 le jour de l'évacuation le 23 octobre 2015 ; des médias ; des élus locaux ; des « soutiens bénévoles » parmi lesquels des riverains, des universitaires, et des militants (p. 9-10). Rapidement l'auteure s'introduit dans le récit à la première personne : à son retour de vacances en septembre 2015, elle apprend par des voisines que plusieurs centaines de personnes déplacées – qu'elle rassemble sous l'appellation « migrants » – occupent le lycée désaffecté Jean Quarré. À l'image des habitants de son quartier, la sociologue est en proie à des sentiments mêlés, entre volonté de s'engager pour protéger les migrants, et peur du danger potentiel pour son fils qui effectue sa rentrée au collège jouxtant le bâtiment occupé. Elle est, en tant qu'habitante, mère et propriétaire dans le quartier, « choquée par le cynisme des élus de Paris qui toléraient les réfugiés à partir du moment où ils s'installaient au pied des immeubles HLM, loin des beaux quartiers et des lieux fréquentés par les touristes » (p. 10). Pour mieux comprendre les tensions qui émergent dans son quartier, l'auteure décide d'observer les positionnements de chacun face à la présence de ces nouveaux voisins. L'enquête qui structure l'ouvrage répond moins, nous semble-t-il, à une volonté de positionnement dans la littérature en sciences sociales qu'à une interrogation que l'auteure se pose à l'échelle personnelle : comment gérer la superposition de ses « identités de chercheuse, de riveraine, de parent d'élève » (p. 14) ?

Ainsi le préambule posant le cadre théorique pour l'analyse de l'ethnographie annoncée reste succinct (p. 32-33). Un postulat y est annoncé, mais qui ne sera rappelé par l'auteure qu'à la fin de l'ouvrage : l'engagement pour la cause des réfugiés et l'engagement pour la cause d'un quartier (que l'auteure comprend notamment comme la revendication en faveur d'équipements collectifs à l'usage des habitants) seraient *a priori* – et au-delà du cas particulier étudié – des causes opposées. D'une part, les soutiens de la cause des réfugiés chercheraient à accentuer la visibilité de la misère des campements de ville comme outil de dénonciation populaire des politiques migratoires. Coutant rappelle la littérature sur les mobilisations immigrées se référant à Lilian Mathieu (2006), Pierre Barron et al. (2011), les écrits sur les ressorts de l'engagement militant et les répertoires de l'action collective autour de la cause de migrants, s'appuyant notamment sur l'ouvrage de Johanna Siméant *La cause des sans-papiers* (1998). D'autre part, Coutant distingue la cause des quartiers, s'appuyant sur une configuration « marginaux-établis » telle que théorisée par Norbert Elias (1991 ; 1997). Les autochtones, en revendiquant la protection de leur lieu de vie, auraient tendance à rejeter les nouveaux arrivants d'autant plus qu'ils ressentiraient une fragilité de leur propre établissement dans un lieu, liée par exemple à leur propre trajectoire migratoire, leur couleur de peau, ou encore à un déclassement lié au vieillissement, à la perte d'emploi, la perte d'amis ou de famille. Coutant émet l'hypothèse que la cause des migrants et la cause d'un quartier pourraient s'articuler. Elle dévoile une des conclusions de son analyse, à savoir que l'« évènement » (p. 16), ainsi qu'elle nomme ces mois d'occupation du lycée, a vu les deux

causes portées par des entrepreneurs³ engagés simultanément pour la protection des migrants occupant le lycée et pour la sauvegarde d'une vie de quartier place des Fêtes.

Dans le premier chapitre Coutant pose le décor. Elle revient sur le déroulement des événements en commençant par l'installation des migrants des campements de la Chapelle et Bobigny au lycée de la Place des Fêtes, désaffecté depuis 10 ans. L'auteure évoque le manque de coordination des élus locaux face à l'occupation du lycée : les maires du XIX^e et de la Ville de Paris. Nous regrettons que cet aspect politique, pourtant essentiel, ne fasse l'objet que d'un court paragraphe. L'auteure dresse ensuite le portrait de la Place des Fête, tissant sa présentation du lieu de longs extraits d'entretiens avec des habitants de longue date, ou particulièrement investis dans des projets de réaménagement urbains, notamment un projet de création d'une médiathèque dans le lycée désaffecté. S'ensuit une histoire de l'évolution de la place des Fêtes au rythme de l'arrivée de populations immigrées diverses, retracée à l'aide de statistiques démographiques. Ces dernières occupent selon nous beaucoup de place dans ce chapitre d'ouverture, qui aurait plutôt bénéficié d'un schéma, d'une vue aérienne ou photo de la place des Fêtes, tant elle apparaît comme l'une des protagonistes principales du récit.

Le deuxième chapitre retrace les trajectoires d'entrée en engagement de riverains de la place des Fêtes, dont celle de l'auteure. Inquiets des risques sanitaires et d'incendie accrus par l'occupation de plus en plus importante, et craignant que ces inquiétudes ne soient instrumentalisées par le Front national aux prochaines élections, les habitants de la barre d'immeuble donnant sur la cour du lycée occupé proposent fin août 2015 une alternative aux principes d'autogestion jusqu'alors pratiqués par le collectif *La Chapelle en lutte* (collectif militant pour la régularisation des migrants et des logements pérennes qui avait été à l'initiative de l'occupation du lycée Jean Quarré après l'évacuation des campements au métro La Chapelle). Ces riverains forment le groupe *Solidarité migrants* place des Fêtes, « Tout autant que la cause des réfugiés, c'est la cause du quartier qui est au principe de leur mobilisation », analyse Coutant (p. 66) à travers de longs portraits sur les trajectoires militantes de ses voisines, majoritairement des femmes, comme elle le remarque dans la lignée de travaux sur l'engagement au quotidien comme phénomène genré (Wilson, Musick, 1997 ; Mathieu, 2010).

Il ne s'agissait originellement pas pour l'auteure de mener l'enquête sur les occupants du lycée mais sur les effets de leur présence sur le quartier. On s'étonne donc de la voir, au troisième chapitre, raconter ses visites régulières aux migrants qui résident au lycée. Coutant introduit alors une troisième bibliothèque qu'elle ne semblait pas avoir prévue dans le préambule théorique : il s'agit de références sur l'accès à l'asile, sur le récit de soi auprès des autorités étatiques, sur l'attente de statut (Rousseau, Foxen, 2005 ; d'Halluin-Mabillot, 2012). Tout en insistant sur le fait que son propos n'est pas de rendre compte de l'expérience de l'exil, Coutant ne dédie pas moins 28 pages à des portraits de migrants. Ces portraits restent descriptifs et peu contextualisés, reprenant le

³ « Entrepreneurs de cause » au sens de Siméant (1998), qui a ainsi nommé les agents intéressés à la promotion de la cause des sans-papiers, que ces agents soient eux-mêmes en situation irrégulière ou des soutiens en situation régulière.

format linéaire de l'entretien d'asile. Il nous semble que ce détour sur les trajectoires de fuite trouve peu sa place dans l'analyse entreprise par l'auteure des effets de l'occupation sur le quartier.

Au quatrième chapitre, l'auteure sort de son milieu direct d'interconnaissance pour aller s'entretenir avec des voisins et voisines non-engagés en faveur des migrants du lycée. L'auteure analyse que ce sont les personnes âgées isolées, les personnes ayant elles-mêmes subi des stigmatisations en France à cause de leur couleur de peau ou de leur parcours migratoire, les familles juives apeurées par les attentas ciblant leur communauté, en somme les personnes fragilement établies dans le quartier ou déclassées qui n'ont pas voulu s'engager auprès des migrants. Au contraire, l'auteure et ses amies, les associatifs, le personnel de l'Éducation nationale du collège faisant face au lycée occupé ont pour ressource un « capital d'autochtonie » (Retière, 2003) par leur appartenance au quartier de la place des Fêtes, qu'ils considèrent avoir choisi et non subi. Ici, les longs portraits de voisins rapportés par l'auteure prennent tout leur sens, lui permettant d'analyser leur non-engagement auprès des migrants comme un phénomène de distanciation graduelle plutôt qu'une décision de principe.

Le cinquième chapitre traite déjà de la période suivant l'évacuation du lycée. Coutant et une autre « soutien » ayant l'habitude de servir d'interprète aux migrants Afghans organisent une rencontre entre des anciens occupants Afghans du lycée et des collégiens de l'établissement où son fils est scolarisé. Ce chapitre est riche car il présente une rare confrontation directe entre d'une part l'un des groupes d'acteurs subissant la présence des migrants, dans ce cas des collégiens – trop jeunes pour décider de s'engager auprès des migrants – dont les salles de classe donnent directement sur le bâtiment occupé, et d'autre part des migrants ayant occupé celui-ci. L'auteure nous donne à voir les migrants en dehors du paradigme assistant/assistés : le rôle d'adulte savant que les migrants revêtent devant le public d'enfants curieux représente un moment exceptionnel pour les migrants, plutôt habitués à être infantilisés par leurs interlocuteurs institutionnels depuis leur arrivée en France.

Dans le sixième et dernier chapitre, Coutant dresse un état des lieux des traces de l'occupation. L'auteure développe là sa thèse selon laquelle l'engagement des voisines auprès des migrants aurait, sur le long terme, servi la cause du quartier. Décrivant des rencontres de voisinage autour d'un café itinérant, l'auteure montre que des associations préexistantes à l'arrivée des migrants voient aujourd'hui leurs activités comme davantage complémentaires, mettant de côté la compétition qui les opposait parfois. Le projet de médiathèque ne verra pas le jour dans sa dimension initialement prévue car le lycée Jean Quarré a été pérennisé par la ville de Paris comme centre de premier accueil pour demandeurs d'asile, mais un autre bâtiment plus petit a été alloué à la construction de la médiathèque. L'auteure remarque que les riverains qui avaient porté le projet de médiathèque se contentent de cette décision. En effet tout comme les associations de mères et de jeunes de la place, ils privilégient une évolution discrète du quartier pour parer à un processus de gentrification. Ce chapitre est selon nous un des plus intéressants de l'ouvrage car il s'attèle à répondre au questionnement par lequel

l'auteure a débuté sa recherche : quels effets l'occupation du lycée a-t-elle eu sur le quartier ?

La conclusion « Faire face à l'Histoire » (p. 209-216) revient sur le cadre théorique mobilisé par Coutant en préambule. Se référant à Alban Bensa et Eric Fassin (2002), elle explique en quoi les mois d'occupation du lycée constituaient un « évènement » dont elle a cherché à construire le sens, avec un avant et un après. Le récit de ces quelques mois d'occupation du lycée par plusieurs centaines de migrants et la répercussion sur le quartier de la place des Fêtes n'est, l'auteure nous le rappelle, qu'un plan fixe sur une cohabitation « qui s'est ici relativement bien terminée » (p. 111), parmi tant d'autres aux quatre coins d'une Europe et d'un monde « encampés » (Agier, Lecadet, 2014), parfois plus violentes. Appelant à ce que la France se reconnaisse comme terre de migrations pour une « accélération de l'intégration d'ensemble⁴ », l'auteure reprend à son compte les vœux de l'un de ses informants Afghans : si les politiques publiques envisageaient les migrants comme de nouveaux voisins, la migration ne serait plus seulement un problème.

L'auteur a eu l'intuition de débiter son enquête au moment où l'occupation du lycée venait de débiter. À travers l'écriture à la première personne et le récit passionnant de son enquête ethnographique, Coutant nous convainc rapidement de son sentiment d'être au cœur de « l'évènement », que l'Histoire avant un grand H se joue au pied de son immeuble. Nous regrettons pourtant de devoir attendre la conclusion pour voir le terme « évènement » expliqué, quand l'auteure postule dès le début de l'ouvrage que l'occupation du lycée par les migrants constitue un évènement au sens fort du terme. La place des Fêtes et son lycée occupé sont devenus d'après Coutant un « laboratoire de ce qui se passait en Europe » (p. 210), en pleine « crise migratoire », sur fond d'évènements tels que les attentats terroristes de 2015 à Paris et la médiatisation de la mort du petit Aylan (enfant migrant dont le corps s'était échoué sur les côtes turques). Coutant formule-t-elle là une critique à l'égard de la ville de Paris, dont les réactions à l'occupation du lycée sont restées tâtonnantes ? Ou résume-t-elle ainsi le sentiment de ses enquêtés, pour qui l'occupation du lycée a indéniablement représenté un évènement dans leur quotidien respectif. Nous avons observé la réaction des habitants de la place des Fêtes face à la présence des migrants dans le lycée, celle des membres du monde associatif, de quelques élus, de collégiens, nous avons suivi le regard *a posteriori* des migrants sur leurs mois d'occupation. Mais qu'apprenons-nous de la façon dont ces protagonistes lient cet évènement à la « grande Histoire », au-delà de leur expérience localisée de la place des Fêtes ? Malheureusement trop peu. Il aurait été intéressant de pousser la réflexion en confrontant, d'une part, ce qui, pour les migrants, fait de cette occupation un évènement à l'échelle de la trajectoire d'exil et, d'autre part, les conceptions de l'évènement des voisins et soutiens. Est-ce qu'au contact répété des migrants,

⁴ Au sens d'Elias : pour éviter que les populations « établies » dont le statut est fragile ne rejettent les nouveaux venus, et à l'inverse d'une politique d'élimination des populations marginales (Coutant, 2018 : 214).

voisins et soutiens ont réévalué leur sentiment d'être au cœur de l'évènement, complexifiant leur vision de l'histoire grâce aux récits de ceux dont les histoires de fuite commencent bien avant l'arrivée en Europe ? Coutant se réfère à Karen Akoka (2016) et à sa mise en cause du terme « crise migratoire », auquel cette dernière substitue celui de crise des politiques d'asile. Pourtant les écrits sur la place de la crise (Dobry, 2009) et de l'exceptionnel dans l'humanitaire (Boltanski, 1993 ; Ticktin, 2006 ; Fassin, 2010) ne sont pas mobilisés par l'auteure pour contextualiser davantage son postulat de l'« évènement » que représenterait l'occupation du lycée.

En structurant son ouvrage chronologiquement, Coutant offre une place primordiale aux témoignages individuels de ses enquêtés, partageant généreusement son ethnographie avec la lectrice. Les discours que les voisins engagés, les migrants, les collégiens, les voisins non engagés formulent les uns sur les autres prennent parfois quelque peu le dessus sur l'analyse de moments d'interaction entre ces acteurs, pourtant si riches ethnographiquement. Cet ouvrage, au-delà de constituer une illustration brute des effets de la crise des politiques migratoires, enrichit la sociologie urbaine en ce qu'il envisage le quartier comme une unité façonnable à travers laquelle observer, à un moment donné, ceux et celles qui le traversent. Aussi aurions-nous souhaité que le quartier de la place des Fêtes – autant en tant que matérialité architecturale qu'entité collective – prenne plus de place dans l'ouvrage, à l'image du sixième chapitre où la question des effets de l'occupation du lycée sur le quartier est directement abordée. En sociologue des classes moyennes (Siblot et al., 2015) et « petites-moyennes » (Cartier et al., 2008) et spécialiste des politiques du squat (Coutant, 2000), nous sentons que Coutant aurait pu nous en dire plus sur les recompositions qu'entraînent, à l'échelle d'un quartier, ce type d'installations de fortune des migrants.

Bibliographie

AGIER M., LECADET C. (2014), *Un monde de camps*, Paris, La Découverte.

AKOKA K. (2016), *Crise des réfugiés, ou des politiques d'asile?* En ligne, consulté le 1er juin 2019. URL : <http://www.laviedesidees.fr/Crise-des-refugies-ou-des-politiques-d-asile.html>.

BARRON P., ANNE B., TOURETTE L., CHAUVIN S., JOUNIN N. (2011), *On Bosse Ici, On Reste Ici ! : La grève des sans-papiers : une aventure inédite*, Paris, La Découverte.

BENSA A., FASSIN E. (2002), « Les sciences sociales face à l'évènement », *Terrain. Anthropologie & sciences humaines*, n° 38, p. 5-20.

BERTRAND R. (2006), « Les sciences sociales et le "moment" colonial : de la problématique de la domination coloniale à celle de l'hégémonie impériale », *Questions de recherche*, n° 18, Centre d'études et de recherches internationales Sciences Po.

BOLTANSKI L. (1993), *La souffrance à distance*, Paris, Métailié.

- CARTIER M., COUTANT I., MASCLET O., SIBLOT Y. (2008), *La France des « petits-moyens ». Enquêtes sur la banlieue pavillonnaire*, Paris, La Découverte.
- COUTANT I. (2000), *Politiques du squat : scènes de la vie d'un quartier populaire*, Paris, La Dispute.
- DOBRY M. (2009), *Sociologie des crises politiques : La dynamique des mobilisations multisectorielles. 3e éd. revue et augmentée*, Paris, Presses de Sciences Po.
- ELIAS N. (1991), *La société des individus*, Paris, Fayard.
- ELIAS N., SCOTSON J.L., WIEVIORKA M., DAUZAT P.-E. (1997), *Logiques de l'exclusion : enquête sociologique au cœur des problèmes d'une communauté*, Paris, Fayard.
- FASSIN D. (2010), *La raison humanitaire : une histoire morale du temps présent*, Paris, Gallimard.
- D'HALLUIN-MABILLOT E. (2012), *Les épreuves de l'asile. Associations et réfugiés face aux politiques du soupçon*, Paris, Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.
- MATHIEU L. (2006), *La double peine. Histoire d'une lutte inachevée*, Paris, La Dispute (« Pratiques politiques »).
- RENAHY N. (2010), « Classes populaires et capital d'autochtonie », *Regards sociologiques*, vol. 40, p. 9-26.
- RETIÈRE J.-N. (2003), « Autour de l'autochtonie. Réflexions sur la notion de capital social populaire », *Politix. Revue des sciences sociales du politique*, vol. 16, n° 63, p. 121-143.
- ROUSSEAU C., FOXEN P. (2005), « Constructing and deconstructing the myth of the lying refugee: Paradoxes of power and justice in an administrative immigration tribunal », in VAN DONGEN E. & FAINZANG S. (dir.), *Lying & Illness: Power and Performance*, Amsterdam, Het Spinhuis, p. 56-91.
- SIBLOT Y., CARTIER M., COUTANT I., MASCLET O., RENAHY N. (2015), *Sociologie des classes populaires contemporaines*, Paris, Armand Colin.
- SIMÉANT J. (1998), *La cause des sans-papiers*, Paris, Presses de Sciences Po.
- TICKTIN M. (2006), « Where ethics and politics meet », *American ethnologist*, vol. 33, n° 1, p. 33-49.
- WILSON J., MUSICK M. (1997), « Who cares? Toward an integrated theory of volunteer work », *American sociological review*, vol. 62, n° 5, p. 694-713.